

Promenade au pays du roussard

Le sud du département, la région entre Saint-Calais et Mondoubleau laisse voir une grande utilisation du roussard.

Cette pierre, extrêmement dure, est connue depuis des temps immémoriaux puisque l'on a retrouvé des outils préhistoriques en roussard!

Nous trouvons fréquemment des morceaux de roussard dans les champs que nous explorons à proximité de silex taillés et de vestiges gallo-romains.

Plus près de nous: le sarcophage mérovingien de Contilly (au nord de Mamers) est du V^e siècle.

Accumulés au fond de la mer cénomaniennne, les dépôts sableux se sont agglomérés pour former cette pierre remarquable, extrêmement dure et teintée en rouge par un oxyde de fer: la limonite. Partout où ces blocs affleurent, il a été possible de l'extraire.



Porte médiévale à Coudrecieux (église).

Souvent confondue avec le roussard: la **Pierre de grison** est un conglomérat d'argile, de silex, de quartz et de minerai de fer; elle a un aspect de « nougat » alors que le roussard est une pierre de texture fine et très dense. On la trouve utilisée en même temps que le roussard (porte médiévale de l'église de Coudrecieux).

Cette pierre, mise en œuvre non loin des carrières, est d'une robustesse à toute épreuve. Et heureusement car actuellement, il n'y a plus d'extraction...

Sur ce plateau calaisien, riche en argile et en silex, il n'existe pas de pierre de taille, seul le grès ferrugineux est accessible, c'est pourquoi, il a été aussi largement utilisé à cet endroit.

Pour la région qui nous intéresse, deux carrières sont connues: Cormenon et Sargé-sur-Braye.

Cette dernière est maintenant propriété de la ville qui la préserve et la sécurise; elle est située au lieu-dit « la Mutte ». Il est possible de faire le tour de la fosse d'extraction et d'admirer ainsi les magnifiques couleurs, de l'ocre au rouge, des blocs affleurant.

Employée comme décoration des églises et des châteaux, nous la retrouvons plus ou moins modestement présente dans de nombreuses maisons (lucarne de Valennes).

Notre ballade nous emmènera vers l'église de Cogners du XI^e siècle, Rahay XI^e siècle.

Sainte-Osmane des XI^e et XII^e siècles est plutôt en moellons de grison, Boursay où nous trouvons du roussard et du silex.



Carrière de roussard à Sargé-sur-Braye.



Église Saint-Martin à Sargé-sur-Braye.

À Mondoubleau, les rues étaient pavées de roussard brun très foncé aujourd'hui enfoui sous le goudron! Seul un témoin exposé à l'église Saint-Martin de Sargé-sur-Braye en porte témoignage! Il décore également la tour penchée du château.

Valennes est aussi riche en roussard: voir les contreforts de l'église et de nombreux dormants de portes et fenêtres dans le village.

La commanderie Templière d'Arville a retenu aussi notre attention mais la façade de l'église du XII^e siècle et la partie basse du porche de la Commanderie sont en pierre de grison.

L'église de Cormes est parsemée d'énormes blocs de roussard; Y avait-il une carrière dans les environs ou s'agit-il de réemploi de constructions plus anciennes?

À la Bazoge, au nord du Mans, des gisements de roussard ont été exploités dès le IV^e siècle av. J.-C.; des fours permettaient d'en extraire le fer (fours au Carré Plantagenêt, au Mans).

À Sargé-sur-Braye, lors de la dernière guerre, les Nazis se sont d'ailleurs intéressés à la carrière mais n'ont finalement pas pu en extraire le fer.

Il est intéressant de chercher les traces de cette pierre sur les édifices qui nous entourent. Nos ancêtres ont largement utilisé cette belle pierre, pourtant extrêmement dure à leurs outils rudimentaires. Cette pierre, souvent alliée à la brique rouge et aux terres ocre donne un aspect chaud à l'habitat de cette région.

Nous recommandons la visite de l'exposition présentée par Perche Nature à l'église Saint-Martin de Sargé-sur-Braye qui propose en plus un « Circuit du roussard » à la découverte de très belles constructions utilisant le roussard.

Nous aurons le plaisir de retrouver cette association prochainement puisqu'elle sera notre invitée dans notre prochaine revue dédiée à « La Terre ».

Église de Valennes: contrefort.



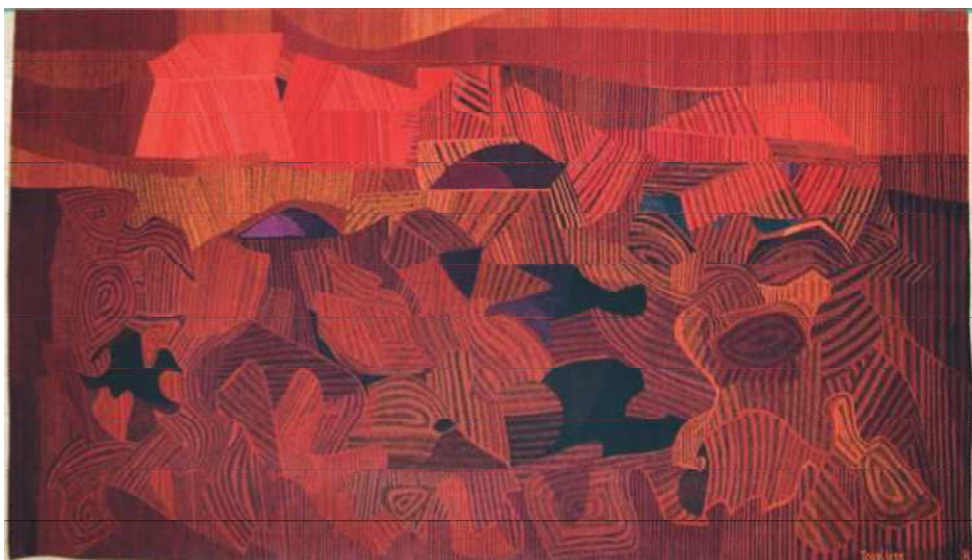
Les œuvres d'art du lycée Robert Garnier

Le lycée Robert Garnier possède des œuvres d'art intéressantes mais peu visibles du grand public. D'un style qui peut paraître vieillot aujourd'hui à certains, elles nous interrogent aussi sur leur sens. À ces questions, cet article voudrait apporter quelques réponses et éclaircissements.

Rappelons tout d'abord que la cité scolaire Robert Garnier a été construite au début des années 60. L'essentiel des constructions a été achevé en 1967, mais la réception finale des travaux a été faite en octobre 1970. L'architecture du lycée est inspirée de l'architecture du Bauhaus (verrières en façades, étages en encorbellement, escaliers formant des blocs, qui soit séparent les parties d'un bâtiment, soit les terminent). C'est un style né au milieu des années 20 en Allemagne qui a été rejeté par le nazisme. Émigré aux États-Unis pendant la guerre, ce style nous revient à la fin des années cinquante.

La construction du lycée donna lieu à la réalisation d'œuvres d'art financées par le dispositif du 1 % culturel qui imposait au maître d'œuvre de consacrer 1 % du budget du chantier au financement d'œuvres artistiques.

Trois œuvres ont été commandées : un bas-relief pour la façade du bâtiment administratif, une tapisserie pour le bureau du proviseur aujourd'hui installée dans la salle Jean de Beauce et des bois gravés dans la salle d'accueil. Le bas-relief est l'œuvre la plus conséquente. Il a été réalisé par l'artiste parisienne HÉLÈNE GUASTALLA. Elle représente une femme entourée d'enfants auréolée de deux étoiles. Cela ne correspond pas au sujet initialement demandé par la ville de la Ferté-Bernard (union de



Tapisserie de Michel Tourlière intitulée l'ombre des chouans.



Bas-relief du bâtiment B du lycée.

l'agriculture et de l'industrie). Il s'agit plutôt ici d'une allégorie de l'Éducation représentée par la femme entourée des lumières de la science et de la raison qu'elle communique aux enfants qui sont à ses pieds et autour d'elle et qu'elle est chargée de faire grandir. Pourquoi le sujet fut-il changé ? Nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses : tout d'abord on peut envisager une intervention des représentants de l'État qui ont nationalisé le lycée en 1969 ; à moins que l'artiste elle-même en ait convaincu les élus fertois mais nous n'en avons aucun témoignage. Ce qui est sûr c'est que HÉLÈNE GUASTALLA avait déjà travaillé sur le lycée agricole d'Avignon et qu'elle était particulièrement sensible à l'éducation comme le confirme un texte qu'elle a écrit à propos des enfants.

La deuxième œuvre importante est une tapisserie. Elle a été réalisée à Aubusson par MICHEL TOURLIÈRE, successeur du célèbre JEAN LURÇAT à la direction de

l'école d'Aubusson et qui a fini sa carrière comme directeur de l'école des arts décoratifs de Paris. MICHEL TOURLIÈRE n'est donc pas un inconnu, et il est réputé avoir participé au renouveau de la tapisserie française dans la deuxième moitié du vingtième siècle. Il était originaire de Bourgogne et aimait représenter dans ses œuvres les couleurs des paysages de sa région natale en Automne. C'est le cas dans cette tapisserie intitulée l'ombre des chouans dans laquelle il faut plutôt voir des paysages bourguignons avec leurs côtes, les champs et les rangs de vignes aux feuilles brunes et orange de l'automne. Dans ce décor, apparaissent aussi des oiseaux stylisés rappelant ceux que GEORGES BRAQUE peignit dans les années cinquante. Œuvre connue, cette tapisserie a été présentée lors de la rétrospective de MICHEL TOURLIÈRE à Aubusson en 1993.



Panneaux gravés de S. Gilly, 1970.

Enfin, les murs de l'accueil du lycée sont décorés de bois gravés réalisés par SÉRAPHIN GILLY et ses élèves. L'artiste aixois n'eut pas le temps d'achever son œuvre avant son décès en 1970. Les panneaux représentent des chevaux perchons sur un fond de décor végétal. Elle évoque la proximité du Perche et la présence de nombreux élevages de chevaux dans l'Est de la Sarthe.



Hélène Guastalla dévoilant le bas-relief de l'allégorie de l'éducation. Photo : plaquette du musée de Meudon.

François-Xavier Ducellier

L'église de Saint-Cosme-en-Vairais



Vue du clocher restauré.

Une église d'origine romane construite sur une ancienne nécropole mérovingienne.

La commune de Saint-Cosme-en-Vairais a la particularité de posséder trois églises depuis la fusion des trois anciennes communes de Saint-Cosme-de-Vair, Champaisant et Contres en Vairais en 1965. La plus imposante est l'église Saint-Côme et Saint-Damien.

Ses origines remontent à la fin du XI^e et au début du XII^e siècle. La découverte de plusieurs sarcophages mérovingiens en grès roussard, ainsi que d'objets des VI^e et VII^e siècles, atteste qu'elle a été construite à l'emplacement d'une ancienne nécropole mérovingienne.



Partie de la nef, XII^e siècle.

Quatre grandes périodes de construction (XI^e-XIV^e- XVII^e-XIX^e siècles).

D'origine romane, l'église est remaniée et agrandie à différentes époques. Des origines (Fin XI^e-Début XII^e siècle) ne subsiste que la partie ouest. On peut observer sur le mur intérieur le décor en arêtes de poissons, ainsi qu'une ancienne meurtrière. À l'extérieur, la façade présente un portail avec un arc en anse de panier encadré de deux colonnes. Celles-ci sont surmontées de sculptures représentant des anges dont les têtes ont disparu (vraisemblablement au cours de la révolution).



Portail avec arc en anse de panier.

L'imposante tour-clocher de forme carrée date du XIV^e siècle. Elle a dû être restaurée et consolidée en 1600 après un effondrement partiel de la charpente en 1599 et le mauvais état de la maçonnerie. Elle est surmontée d'une flèche recouverte en ardoises. L'accès au beffroi se fait par un escalier en pierre en colimaçon.

La nef, à deux vaisseaux, est séparée des bas-côtés par des colonnes de style roman. Elle possède une voûte lambrissée en forme de carène de bateau renversée. Seul subsiste un entrain (pièce de bois horizontale) et un poinçon (pièce de bois verticale) en limite du chœur, les autres ayant été supprimés au XIX^e siècle, ce qui a occasionné par la suite de nombreux désordres sur l'édifice. Le chœur date de 1605. Il est l'œuvre d'un maître-maçon de Saint-Aubin-des-Coudrais, Jehan Seguin. À l'extérieur, il forme un chevet plat. Deux chapelles ont été aménagées dans le transept, l'une au Sud est dédiée à la Vierge, et celle au Nord au Sacré-cœur.

Une troisième chapelle (dans la partie Sud), consacrée à Notre-Dame de Pitié, a été construite en 1859. En 1824 a été ajoutée une sacristie au sud.

D'importants travaux de restauration ont été entrepris en 1994-1995 (restauration de la voûte, restructuration de la façade ouest) et en 2004-2005 (restauration complète du clocher, des façades, des couvertures et des vitraux).



La nef.

Le mobilier et les vitraux.

Dans le chœur a été édifié le retable en 1700 (inscrit à l'inventaire des monuments historiques depuis 1980). Pour cela, il a fallu supprimer la baie et le vitrail du chœur. Le retable, situé derrière le maître-autel occupe la totalité du mur Est du chœur.

Il est composé de trois parties, chacune étant encadrée par des colonnes de style corinthien. Dans la partie centrale se trouve un christ sur la croix en lieu et place d'un tableau aujourd'hui disparu, au-dessus une représentation de Dieu le père. À gauche se trouve une niche avec une statue de Saint Cosme et en dessous un tableau du XVII^e représentant une vie de ce saint. À droite, nous retrouvons la même composition, mais avec une statue de Saint Damien et une huile sur toile du XVIII^e siècle. Les statues sont des sculptures polychromes en terre cuite du Maine datant de la fin du XVII^e ou du début du XVIII^e siècle.

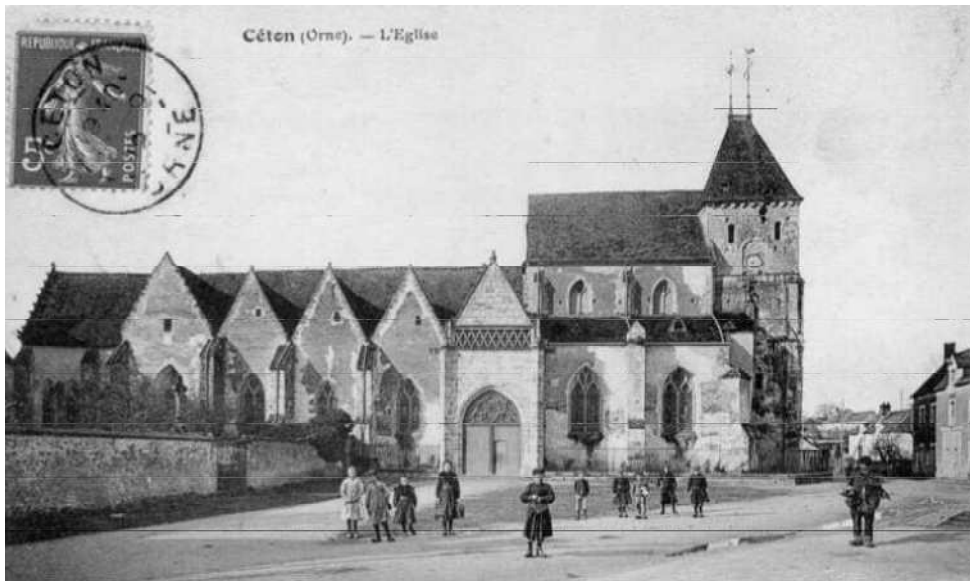
Le maître-autel en marbre situé dans le chœur date de 1646.

Dans le chœur se trouvent également deux superbes dossiers de bancs du XVII^e siècle, inscrits à l'inventaire des monuments historiques depuis 1908. Celui situé sur le mur Sud près de la porte de la sacristie est aux armes de Louis de Bastard avec demi-aigle et demi fleur de lys. Il provient de l'église de Nauvay dont Louis de Bastard a été curé.

Un tableau de la fin du XVIII^e siècle ou du début du XIX^e siècle, dont l'auteur est anonyme (Dimensions: 1,96 m x 1,30 m), représentant une scène de « L'Assomption de la Vierge », a été restauré en 2009-2010.

L'église Saint Cosme et Saint Damien possèdent neuf baies en arc brisé pour la plupart à réseau gothique. Les vitraux ont été réalisés à la fin du XIX^e siècle dans des ateliers sarthois (atelier Fialeix de Mayet, atelier Girard et Fillette de Mayet et atelier Hucher du Mans).

L'église Saint-Pierre-ès-liens



Situation administrative

La commune de Ceton se situe à l'extrémité sud du département de l'Orne à quelques kilomètres seulement de l'Eure-et-Loir, du Loir-et-Cher et de la Sarthe. Appartenant depuis toujours à la province du Grand-Perche, jusqu'en 1801 elle relevait du diocèse du Mans, depuis de celui de Sées.

Ceton, que l'on prononce « Ston » ou « Céton » a une superficie de 5939 hectares, ce qui place la commune au 647^e rang à l'échelle nationale, au second au niveau de la région Basse-Normandie mais surtout à la tête du département de l'Orne ce qui fait la fierté des cetonnais.

Forte de ses 1922 habitants (2008), la commune est presque une « petite principauté » aux multiples paysages avec une altitude oscillant entre 89 m et 271 m. Du haut d'une colline nous pouvons découvrir de vastes plaines et parfois des vallées bien encaissées faisant penser aux paysages de montagne. L'habitat bocager y est dispersé, entouré de pâtures ou de champs cultivés mais surtout de bois et de forêts bien épaisses.

D'une chapelle prieurale

à l'une des plus belles églises du Perche

Cette église est sans doute l'une des plus belles et des plus intéressantes du Perche. Le chœur est une ancienne chapelle prieurale datant du XIII^e siècle, le clocher est une ancienne tour du XII^e siècle, qui fut transformée au XVII^e siècle pour y recevoir les cloches de l'église. Malgré des murs épais (deux mètres à la base), de solides contreforts ont été édifiés venant ainsi épauler la maçonnerie. Trois niveaux d'élévation sont soulignés par des larmiers. Chaque niveau est éclairé par des ouvertures toutes différentes: simple ouverture rectangulaire, puis ouvertures plus hautes terminées par un arc en plein cintre, au troisième niveau, des fenêtres géminées romanes comprises sous une même arcade (niveau des cloches), enfin de petites ouvertures cintrées. L'ensemble est couvert par une toiture à quatre pans en ardoises.

Vue de l'église vers 1905.

Cette vue est intéressante car elle montre une chapelle funéraire de la famille de Turin, ancien seigneur de Ceton, accolée au clocher, édifiée en 1822 et démolie en 1976. L'église est ouverte tous les jours.

C'est au cours du XV^e siècle que ces deux ensembles disparates (chapelle prieurale et clocher) furent reliés par une grande nef recouverte de tuiles. Cette nouvelle église avait pour objectif de remplacer l'église paroissiale dédiée à saint Nicolas, qui avait été détruite au cours de la guerre de Cent Ans, qui était alors située dans le quartier de l'Écu. Une surélévation inachevée, dotée d'ouvertures murées, fut tentée au cours du XVI^e siècle. Si les agrandissements prévus avaient été terminés, nous aurions une voûte très haute, et l'édifice aurait eu l'aspect d'une « petite cathédrale ». Si le visiteur se place au bas de la nef, on peut s'apercevoir sans difficulté que le chœur n'est pas dans l'axe. Véritable prouesse architecturale, le constructeur a utilisé plusieurs techniques pour rendre cet édifice homogène (voir plan).

L'entrée principale

Depuis le XV^e siècle, le choix de l'architecte se porta sur une entrée principale du côté Est. Dans le même axe, une entrée secondaire à l'ouest fut réalisée, permettant d'accéder au cimetière déplacé dans le courant du XIX^e siècle.

En 1876, la consécration de l'église par l'évêque de Sées devait observer un rituel très codifié. C'est ainsi que monseigneur au cours de la cérémonie devait faire le tour de l'église sans être gêné. En 1867, on fit percer le mur du cimetière, agrandir un angle du presbytère à proximité du chœur de l'église mais surtout on fit ouvrir une porte dans la base du clocher, pour permettre une entrée grandiose dans l'axe du chœur! Cette ouverture inesthétique qui fragilisait aussi le clocher fut rebouchée en 1985.

Le portail est formé par un avant-corps contreforté, surmonté par une balustrade ajourée. Deux portes géminées dotées d'une statue récente du saint patron, ouvrent sur le bas-côté.

Le tympan présente une polychromie, accentuée par des fleurs de lys en pierre sculptée qui furent insérées. Enfin, la voûte en pierre qui n'avait jamais été terminée ou qui s'était effondrée, fut refaite. La clé de voûte est dotée du blason peint de la famille de Prez, seigneur des lieux, armoiries qui furent reprises par la municipalité de Ceton, comme emblème communal.

Un intérieur grandiose

Décrire l'intérieur de l'église ne peut se faire en quelques lignes, car tout est beau et tout est intéressant. Tout d'abord, le visiteur est surpris par la beauté de la nef, puis par le chœur richement décoré avec son maître-autel du XIX^e siècle, qui est comme un joyau dans son écrin. C'est en 1808, que le mur de séparation du chœur de la nef fut abattu. Malgré une importante campagne de restauration réalisée par l'architecte diocésain, l'agrandissement des baies latérales, et enfin les peintures réalisées en 1875, les jolis chapiteaux sculptés et une partie des murs, témoignent encore de l'état du chœur du XIII^e siècle.

L'ensemble mesure 55,40 m de long sur 15,65 m de large. Le vaisseau s'articule autour de la nef et de deux bas-côtés reliés par l'intermédiaire d'un réseau d'ogives retombant sur d'imposants piliers.

À l'opposé, un orgue monumental du milieu du XIX^e siècle donne encore plus d'importance à cette église paroissiale.

La salle basse fermée du clocher, fut transformée en salle baptismale. La cuve, malgré son fort diamètre, repose sur un lit de galets, s'inscrivant dans un hexagone bordé de pierre blanche. L'ensemble est particulièrement réussi et chargé de nombreux symboles.



Il faut surtout remarquer une mise au tombeau (photo) du XVI^e siècle. Au centre de la composition, la Vierge, les mains jointes, est accompagnée de saint Jean et de sainte Marie-Madeleine qui tient en main le vase de parfum qui servira à l'embaumement du Christ. De part et d'autre, Joseph d'Arimathie et Nicomède tiennent chacun un des pans du linceul. La tradition veut souvent que les seigneurs des lieux s'y firent représenter. Enfin il faut terminer la visite par une petite statue de sainte Venisse datant du XVI^e siècle. Sous cette appellation il faut reconnaître sainte Véronique, celle qui aurait essuyé le visage du Christ lors de la montée au calvaire.

Bruno Jousselin

))) Gréez-sur-Roc (Sarthe)

La longue histoire d'un village sarthois

Perché sur son roc, Gréez présente un site d'habitation idéal depuis les temps néolithiques. La période médiévale confirme ce choix de vie. C'est au XIX^e siècle que le village connaît un essor économique avec l'artisanat sabotier. La première moitié du XX^e siècle voit s'amorcer, avec l'exode rural, une nette régression de toutes les activités et la population va diminuer de plus de moitié. Aujourd'hui, grâce à la valorisation du patrimoine, Gréez-sur-Roc entrevoit de nouvelles possibilités de développement et se fait remarquer par quelques événements culturels fondés sur son histoire.



AUX PREMIERS TEMPS, ÉTAIENT LES NÉOLITHIQUES

C'est dans les années 1950, grâce à la curiosité d'un érudit local, Jean Jousse, que fut suspecté un habitat très ancien. La découverte de silex et outils taillés dans une quantité très élevée fit penser que peut-être gisait là un site préhistorique. Une campagne de fouilles dirigée par l'Université de Rennes, menée de 2003 à 2011 fit état d'un lieu d'habitat daté du début du néolithique moyen entre 4700 et 4500 ans avant notre ère. Situé idéalement sur le plateau, en bordure des habitations de l'actuel village, entouré de deux cours d'eau, sur un sol constitué de sable et de grès émiétté, ce lieu présente une architecture singulière. Le sol, trop meuble, a exigé de nos lointains ancêtres de déplacer et d'utiliser des pierres conséquentes présentant une cavité d'un diamètre suffisant pour y inclure des poteaux de soutènement d'une structure fixe.

Aujourd'hui, le site offre aux visiteurs, un bâtiment balisé qui permet de comprendre son mode de construction et d'imaginer son élévation. Si cinq « maisons » ont été découvertes, les archéologues estiment que le site aurait pu contenir une quinzaine de bâtiments formant un conséquent lieu de vie. Un matériel lithique et céramique en quantité très importante (10 tonnes) constitué d'éclats de silex, d'outils taillés et polis, de tessons de poteries et du désormais célèbre « plat à pain » a été

prélevé, pour étude, sur le site. On peut en voir de copies (les originaux sont à Nantes) à l'Espace Jean Jousse situé au cœur du village (visite gratuite de l'Espace et du site tous les dimanches après-midi de mai à octobre).

AU MOYEN ÂGE, SAINT ALMIRE FONDE LE VILLAGE

Déserté pour des raisons non identifiées, le site de Gréez n'offre plus qu'un espace désert, non défriché comme la plupart des campagnes environnantes. Heureusement pour notre pays, la christianisation naissante pousse des religieux à l'évangélisation de contrées reculées parmi lesquelles on trouve le Perche sarthois. Grâce à la volonté de cinq moines déçus d'une vie monastique peu satisfaisante, la contrée va connaître un essor particulier dès les années 585. Saint Calais, saint Ulphace, saint Bomer, saint Avit et saint Almire vont se charger d'éduquer les habitants des sites qui deviendront des villages. S'y développeront les valeurs de travail collectif, d'administration et de morale. Almire s'installe d'abord sur les bords d'une rivière (qui porte aujourd'hui son nom) qui traverse l'actuel Bas bourg. Il y élève d'abord un oratoire, puis un monastère (tous deux disparus aujourd'hui) puis un second édifice religieux situé sur

Vue aérienne sur le site archéologique de Gréez-sur-Roc.

le haut de la colline d'alors. C'est sur cet endroit que s'élève l'église Saint-Pierre également nommée église Saint-Almire. Pendant 300 ans le site prospère. La mort d'Almire n'altère pas le développement du village, protégé par les évêques successifs du Mans (dont saint Julien) sensibles à l'ontologie prônée par Almire. *À suivre...*

Alain GOSSART

Statue Saint-Almire, église Saint-Pierre, Gréez-sur-Roc



))) Gréez-sur-Roc (Sarthe)

La longue histoire d'un village sarthois

Le Moyen Âge et les Temps modernes conduisent les habitants de Gréez sur Roc à s'installer durablement dans le pays. L'environnement particulièrement riche préside au développement du village. Autour des sites religieux, les manufactures liées au travail du bois se développent : les hommes trouvent le plein-emploi dans les saboteries tandis que les femmes deviennent des couturières pour les ganteries de Ceton.

**DÈS LE XII^e SIÈCLE,
LE VILLAGE REPREND VIE**

Les édifices disparaissent mais les légendes restent... dès le XII^e siècle, on songe à restituer l'histoire du village. Sur l'ancien oratoire de saint Almire, on édifie une chapelle dédiée à la Vierge. Celle-ci est assez conséquente (les fondations témoignent de 22 m sur 7 m) et des offices réguliers y sont célébrés. Pillée et détruite à la Révolution, il ne reste aujourd'hui qu'une façade charmante, dont l'arc en accolade date du XV^e siècle. En revanche, l'église actuelle dite de saint Almire, appelée parfois église Saint-Pierre, témoigne d'un engouement architectural permanent. Une première nef romane est modifiée pour correspondre à l'édification du chœur d'inspiration gothique. Les maîtres maçons qui ont montré leur talent à Blois et à la Ferté Bernard interviennent au XVI^e siècle sur l'église comme sur l'ensemble de la trentaine d'églises de l'ancien Fertois. Des remaniements successifs ont lieu, preuve que la Fabrique (organe gestionnaire de la paroisse) bénéficie d'une certaine richesse. Protégée par le profond sentiment religieux des paroissiens, l'église n'a pas à subir pendant la révolution d'autres dommages que sa fermeture et la confiscation du presbytère. En 1801, elle retrouve ses offices en même temps que sa cloche dissimulée pendant 7 années de troubles. Réparé à sa réouverture, le monument subit plusieurs restaurations (surtout intérieures), dont celle de 1896, la plus conforme et la plus avérée.



Gréez sabotiers avant 1914
(sources métiers oubliés ou disparus,
lycée Robert Garnier, La Ferté-Bernard).

Mais les monuments religieux ne constituent pas la seule curiosité du village. Le bas bourg, notamment présente quelques maisons de la fin du Moyen Âge et des XVI^e et XVII^e siècles, dont les toitures particulièrement pentues pour les plus anciennes présentent une image très pittoresque. Leurs murs contiennent également des pierres plus antérieures que les archéologues attribuent aux anciens édifices datant de saint Almire. Mais cet ensemble historique reste aujourd'hui encore confus et il convient pour les associations locales de promotion du patrimoine de poursuivre leurs investigations.

XIX^e SIÈCLE : L'APOGÉE

Dans cette France profondément rurale, notre village profite des forêts proches pour se spécialiser dans la transformation du bois. Les sabotiers vont faire la renommée d'un bourg qui comptera 1 559 habitants au milieu du XIX^e siècle.

Avant la première guerre, on fabriquait à Gréez 100 000 paires de sabots dans une dizaine d'ateliers comptant une cinquantaine d'ouvriers. Fabriqué à la main le sabot va naître après différentes étapes comme la taille, le dégrossissage, la creuse, le finissage. Pas moins de quinze outils sont utilisés par l'ouvrier pour fabriquer les modèles de sabots adaptés aux besoins de chacun. C'est à Gréez la rouge qu'on opposait à Montmirail la blanche qu'a lieu en 1908 une grève qui voit défiler les sabotiers brandissant des pancartes pour réclamer un sou de plus par paire. Le mouvement fait peur et ils obtiennent gain de cause

dès le lendemain de leur manifestation. La plus grande partie de la production part par charrettes entières pour la région de Courtalain dans la Beauce. Si le sabot est tout en bois, la galoche combine une semelle en bois et une tige de cuir simple ou verni et ouvragé que l'on vend dans un rayon d'une vingtaine de Kilomètres autour de Gréez. Une paire de galoche coûte deux à trois fois plus cher qu'une paire de sabots mais les souliers peuvent être remontés également deux à trois fois pour durer plus longtemps. Pendant que les hommes travaillent dans les ateliers de sabots et de galoches les femmes arrondissent le maigre salaire de la famille en confectionnant des gants pour l'entreprise Neyret à Ceton. Les bottes en caoutchouc ont raison de l'industrie florissante du sabot à Gréez-sur-Roc qui décline puis disparaît après la seconde guerre mondiale. Quoi qu'il en soit, le village offre de nombreuses curiosités pour le promeneur, et promet encore histoires et légendes.

Alain GOSSART



Portail de la chapelle Notre Dame.

© Fondation Jean Jousse

Sources :

Louissette et René Pigeard, *Histoire et histoires de Gréez-sur-Roc*.
Abbé Vavasseur, *Revue Historique et Archéologique du Maine*, tome 48.
Jean Jousse, *écrits et recherches*.

Maisons à colombage ou plus sûrement en pan de bois

Les maisons urbaines ou rurales constituent les éléments privilégiés pour l'étude de l'architecture en pan de bois. Il existe de nombreux modèles dans nos villes et villages qui montrent l'évolution des techniques. Cependant, la datation de ces maisons montre encore de nombreuses lacunes.

En 1098, un acte montre une donation de maisons à la collégiale de Saint-Martin-de-Tours et à l'église cathédrale du Mans: « *Tam petrinarum quam lignearum* », c'est-à-dire « tant de pierre que de bois ». Ces textes sont très sommaires et ne fournissent aucuns éléments techniques.

DEUX TYPES DE MAISONS EN PAN DE BOIS

Le plus ancien est celui dit de **charpenterie pleine**, les édifices sont réalisés en grumes ou rondins, en bois équarris ou en bois debout. Les constructions en grumes sont constituées de billes de bois brut avec ou sans écorce assemblées à quart bois aux angles par empilement croisé (cette technique est souvent utilisée dans les régions montagneuses avec les forêts de conifères). Les bâtiments en bois équarris peuvent être en bois de brin ou en bois de sciage, mais l'assemblage est identique à celui des grumes. La technique du bois debout consiste à assembler verticalement des madriers en les enfonçant dans le sol.



Maison rue Carnot, La Ferté-Bernard.

Le deuxième type est dit **charpenterie avec hourdis**.

La charpenterie constitue uniquement l'ossature de la maison, le remplissage entre les pièces de bois est assuré par des hourdis qui sont en torchis, en tuileaux, en briques, ou en moellons selon la région.

Ce groupe forme essentiellement en France le patrimoine en pan de bois.

Ce mode de construction montre plusieurs évolutions structurelles, notamment entre le concept de bois long et celui de bois court.

Dans nos régions, les maisons en pan de bois sont surtout construites avec la technique du bois court. Par exemple, à La Ferté-Bernard, celle de la rue Carnot, elle possède des hourdis en briques, mais on peut également trouver des maisons construites avec la même structure dissimulée avec des enduits dans la rue d'Huisne.



Livre d'Heures de Charles Quint, Arche de Noé. Biblioteca Nacional de España.

LES DIFFÉRENTES TECHNIQUES D'ASSEMBLAGE

La technique des poteaux longs (cf. Arche de Noé) : celle-ci utilise des poteaux constitués d'une seule pièce (les bois de sciage peuvent atteindre une longueur de plus de 10 mètres). La mise en œuvre de ces pièces de structure pose de nombreux problèmes: il faut posséder de grands arbres, le transport de ces poteaux à travers des rues étroites et sinueuses jusqu'au chantier est difficile, les poteaux sont affaiblis par la multiplication des assemblages tenons mortaises à chaque étage. Les pièces verticales ou poteaux longs sont de fortes sections. Ils sont fixés au sol sur un bahut le plus souvent en pierre, maintenus en tête par une sablière de toit. L'écartement entre les poteaux est assuré d'étages en étages par des entretoises fixées à queue-d'aronde par l'extérieur. Tous les assemblages sont effectués au sol avant d'être levés et la progression du travail se fait du fond de la parcelle vers la rue. Le levage nécessite une aire de chantier très importante: la profondeur du chantier est aussi longue que la hauteur de la maison.

Une telle mise en œuvre coûteuse en manutention et dangereuse est certainement à l'origine de l'évolution des techniques.

La technique des poteaux courts.

À partir du XIII^e siècle, dans certaines régions du Royaume de France, il y a une diminution des bois longs (ceci est lié à la multiplication des défrichements). Ce phénomène accélère l'abandon de cette méthode au profit de la méthode de construction en bois court.

Cette technique présente quelques avantages pour l'approvisionnement des chantiers, la simplification du travail et facilite l'élévation des étages. Elle permet une meilleure qualité de la charpenterie puisque le pré-assemblage se fait systématiquement au sol.

Pour solidifier les constructions par étage: sablière basse, sablière de chambrée, les charpentiers font prolonger les solives des planchers vers l'extérieur. C'est à l'origine des façades en surplomb. Cette trouvaille technique multiplie les points d'assemblages et solidifie l'édifice avec une meilleure résistance mécanique entre les étages du pan de bois.

L'encorbellement ainsi né va se développer très rapidement et ce durant plusieurs siècles. Cette technique permet d'agrandir les pièces des étages.

À suivre...

Jean-Paul LEMARCHAND



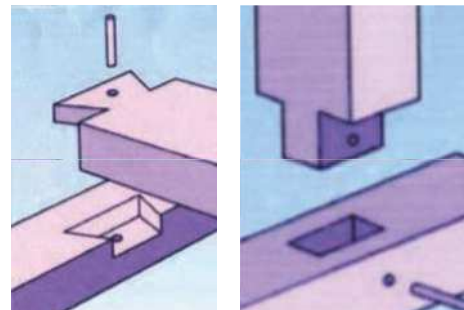
Glossaire:

Sablière: pièce maîtresse horizontale posée sur une épaisseur d'un mur dans le même plan que celui-ci.

Entretoise: pièce secondaire horizontale placée entre deux pièces parallèles et maintenant leur écartement.

Queue d'aronde: cf. schéma à gauche.

Tenon mortaise: cf. schéma à droite.



Jambière: lien travaillant dans un plan vertical soulageant une pièce oblique et portant une pièce horizontale.

Echarpe: pièce secondaire oblique assemblée sur deux ou plusieurs pièces parallèles pour les unir.

Etresillon: pièce secondaire assemblée entre deux autres pièces verticales ayant pour fonction d'en maintenir l'écartement.

Solive: dans un plancher, pièce de bois secondaire portée par les maîtresses poutres.

Sources:

Daniel LeJoup, *Maison à Colombage de France*, éd. Chasse-Marée, 2007.

Archives Départementales du Cher.

Maisons à colombage ou plus sûrement à pans de bois: le décor

Comme les équipements de confort, le décor intérieur et le décor des façades sur rue sont l'apanage des couches sociales les plus aisées. Sujets religieux et scènes de genres composent le répertoire figuratif, mais c'est le décor abstrait (agencement des poutres hourdis de qualité) qui fait l'essentiel du décor.

LES SUJETS RELIGIEUX

Nous n'avons pas de sources d'archives nous parlant des choix iconographiques et des donneurs d'ordres (Est-ce le choix du commanditaire, du charpentier, du sculpteur?).

Les thèmes sculptés sont issus de l'Ancien Testament et on ne trouve que très rarement les représentations de Dieu et du Christ.

La plupart des scènes sculptées sont parfaitement identifiables parce qu'elles apparaissent d'une grande exactitude théologique. Les scènes les plus sculptées sont tirées de la Génèse (Abraham, Adam et Ève), du livre d'Isaïe (l'Arbre de Jessé), des actes des apôtres (La lapidation de saint Étienne).

Les légendes des saints connus comme saint Martin, sainte Catherine ou sainte Barbe, sont très souvent sculptés.

Toutes ces représentations participent au rôle de l'image dans la société médiévale. Chaque région peut aussi être influencée par des saints moins connus, comme à Nantes, la représentation de saint Donatien et de saint Rogatien. Mais également, la corporation des charpentiers peut faire représenter très souvent sainte Barbe, reconnue comme protectrice contre les incendies et la foudre.

LA SCULPTURE PROFANE

Cette sculpture profane occupe une place aussi importante sur les façades que la thématique religieuse. La plupart de ces sculptures concernent les danseurs, les



saltimbanques, les grotesques, on peut trouver parfois la représentation d'animaux réels et imaginaires, et des sujets impudiques.

La musique est très souvent traitée, que ce soit à l'occasion d'une beuverie de village ou d'un événement religieux emprunt de gravité. De nombreux instruments de musique sont représentés, en particulier la cornemuse. On trouve également de nombreux *clowns* ou amuseurs publics. Nous pouvons constater que ces scènes profanes sont très libres et ne connaissent pas de limites morales.

L'exemple des grotesques de la maison rue Carnot, à La Ferté-Bernard, en est un symbole. À partir de la gauche, nous trouvons un personnage qui pourrait être un paysan de la région, une sirène tenant un miroir de la main gauche et se peignant de la main droite, un pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle, un amuseur *clown*; scène profane qui pourrait nous indiquer la destination de la maison : lieu où l'on boit, où l'on s'amuse, où l'on rencontre des femmes.

La figuration des attributs sexuels et les sujets scatologiques ne sont pas écartés – par exemple au Mans, une maison située au 13 rue des 3 sonnettes.

LE DÉCOR ABSTRAIT

La majorité des maisons à pans de bois ne porte pas de décors figuratifs mais elles peuvent participer aux décors par le soin apporté aux éléments de charpenterie en façade. Agencement des poutres, utilisation des triangles, de la symétrie, de la couleur, des éléments répétitifs, travail sur les ouvertures, sur les portes d'entrée. Ce travail de charpenterie est souvent associé à des hourdis de qualité qui peuvent être parfois du torchis mais également de la brique, des tuileaux, des moellons de pierre sans enduit.

Ces décors changeront avec l'apparition de décors renaissants surtout nombreux à partir du règne d'Henri II.

Jean-Paul LEMARCHAND



Saints Donatien et Rogatien par P. Potet (1850) en la crypte de la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre.
Photo: Serge Ottaviani - commons.wikimedia.org



De gauche à droite: la lapidation de saint Étienne, un paysan, une sirène, un pèlerin, un «clown». Sculptures, bois taillé, XV-XVI^e siècle. Rue Carnot, La Ferté-Bernard.

RESTAURATION DE L'ÉGLISE DE SAINT-DENIS-DES-COUDRAIS

Saint-Denis-des-Coudrais s'est vue érigée en paroisse dans les années 1097-1100. Elle dépendait de la seigneurie de Chéronne. L'église n'est citée qu'en 1405 *Ecclesia sancti dionisii de coudretis* et en 1508 *Ecclesia sancti des coudrais*. Elle fut consacrée en 1477-1507 par le cardinal Philippe de Luxembourg, probablement lors de la fin de la construction du chœur à cette période.

Histoire : d'après les recherches de Sylvie Lemerrier du « Pays du Perche Sarthois » et avec son aimable autorisation.

L'église est bâtie sur une terrasse. Elle était entourée du cimetière jusqu'au XIX^e siècle. Elle est isolée, au nord, du manoir voisin par un mur de clôture. Un autre mur en contrebas et au sud, maintient la terrasse.

Nous pouvons distinguer trois périodes de construction. La nef reconstruite au XIII^e siècle ou au début du XIV^e siècle sur un premier édifice du XI^e ou XII^e siècle.

Le cœur construit à la fin du XIV^e ou au début du XV^e siècle correspond à un premier agrandissement de l'édifice.

Le clocher a pu être édifié au XVIII^e siècle pour accueillir les cloches offertes par François-Georges de Monteclerc, seigneur de la paroisse, le 21 juillet 1751.

La sacristie est construite en 1780 partiellement grâce aux dons du Marquis de Monteclerc qui offre le bois pour la charpente. La fabrique fournit le reste des matériaux qui sont transportés par les habitants.

Pendant la révolution, l'église de Saint-Denis-des-Coudrais est vendue en tant que bien national en 1796. Elle est achetée par Julien Pilpré le 22 fructidor An IV (8 septembre 1796). Ses héritiers abandonnent l'édifice à la commune le 11 novembre 1807.

En 1820, l'église est reléguée au rang de succursale par le Préfet de la Sarthe.

MOBILIER ET DÉCORS

L'armoire à bannières est de la fin du XVI^e siècle.

Un christ en croix polychrome, sous la voûte lambrissée à l'extrémité de la nef, est du XVI^e siècle

La statue la plus ancienne, en bois polychrome du XIV^e ou du XV^e siècle, représente saint Denis, le Saint patron de l'église. Une autre statue représentant sainte Barbe est en terre cuite du XVII^e siècle.

Les autres statues sont des plâtres du XIX^e siècle. Elles sont toutes situées sur le retable du maître-autel datant du second quart du XVII^e siècle. Sur ce retable est encastré un tableau représentant l'annonciation, daté de 1634, et portant les armes de Jacqueline de Bueil, veuve de Charles de Chahannay, seigneur de Chéronne et de Saint-Denis-des-Coudrais. Il a ensuite été complété au XVIII^e siècle d'un autel tombeau et d'un tabernacle. Au XIX^e siècle, ce retable a été surmonté d'une cloison de briques. L'espace entre l'arrière du retable et le mur du chœur permet l'aménagement d'un revestiaire.

Deux autels latéraux en bois peints, datant

du XVIII^e siècle, comportent chacun une huile sur toile. Elles sont dédiées d'une part au Sacré-Cœur de Marie et d'autre part à saint Pierre, datées de 1901 et signées Latouche. Deux statues surmontent ces autels : seule la Vierge à l'enfant est ancienne et date du XVI^e siècle.

La chaire à prêcher et le confessionnal sont modernes.

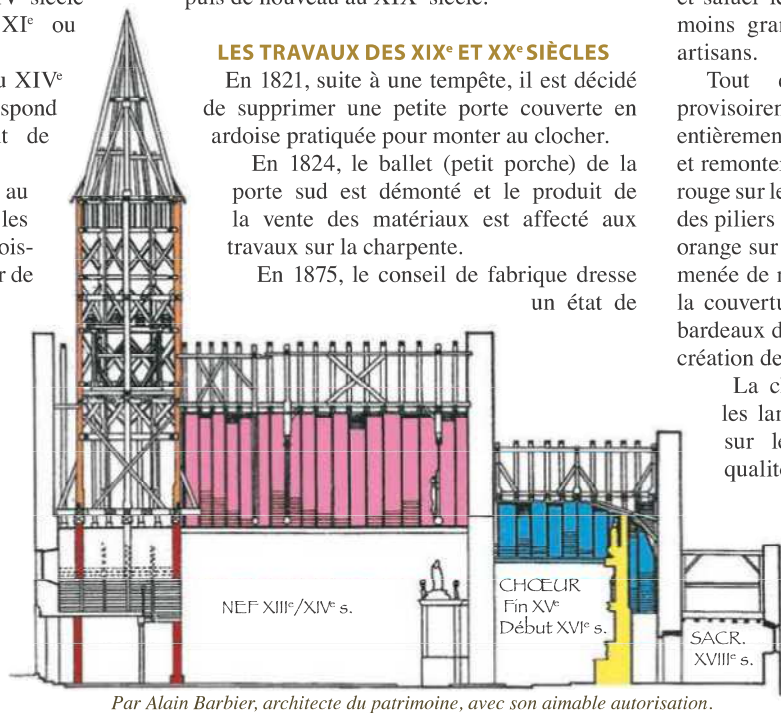
Il semblait possible que le (supposé avant travaux) décor mural peint ait été badigeonné de blanc après le concile de Trente (1545-1563) puis de nouveau au XIX^e siècle.

LES TRAVAUX DES XIX^e ET XX^e SIÈCLES

En 1821, suite à une tempête, il est décidé de supprimer une petite porte couverte en ardoise pratiquée pour monter au clocher.

En 1824, le ballet (petit porche) de la porte sud est démonté et le produit de la vente des matériaux est affecté aux travaux sur la charpente.

En 1875, le conseil de fabrique dresse un état de



dégradation de l'église : enduits intérieurs dégradés, carrelage cassé, lambris en très mauvais état menaçant de tomber, balustrade vieille et horrible des travaux dans ce sens auront lieu en 1876.

En 1899, le conseil municipal constate un état de délabrement de l'église. Les enduits sont repris, des cloisons de briques sont montées, les lambris repeints, les fenêtres réparées et la couverture reprise.

En 1927, réfection de la couverture.

En 1951, suite à un orage, le conseil municipal constate l'état préoccupant du clocher et, en 1952, les travaux consistent en la dépose et repose de la cloche ainsi qu'en la consolidation du support.

En 1985, petits travaux de charpente et de maçonnerie.

En 1998, restauration du cadran solaire du XVIII^e siècle, puis éclairage du chœur en 1999.

En 2003, étaie provisoire du clocher qui menace de pencher dangereusement.

2013 : RESTAURATION COMPLÈTE DE L'ÉDIFICE

Après une étude exhaustive du bâtiment en 2004 par Alain Barbier, architecte du patrimoine, les constats préoccupants de l'état de salubrité général de l'église, compromettant

sa conservation à court terme et nécessitant des travaux urgents, ont amené le conseil municipal à monter le projet de financement de restauration (action méritoire compte tenu du peu de moyens financiers de la commune).

En novembre 2013, les associations du canton, concernées par la sauvegarde du patrimoine, ont été invitées par le Pays du Perche Sarthois, à la visite des travaux de restauration en cours. Nous avons pu y admirer et saluer les travaux spectaculaires, grands et moins grands, réalisés par les entreprises et artisans.

Tout d'abord le clocher, qui était provisoirement étayé, a dû être soulevé entièrement de 50 centimètres (!!!) afin de scier et remonter les bases des piliers de soutien (en rouge sur le dessin). Ceux-là mêmes soutiennent des piliers de douze mètres d'un seul tenant (en orange sur le dessin). Une opération délicate et menée de main de maître par les charpentiers. la couverture de ce clocher a été réalisée en bardeaux de châtaignier en même temps que la création de magnifiques petits abat-son.

La charpente complète a été reprise et les lambris intérieurs (en rose et en bleu sur le dessin) entièrement refaits. La qualité de ce travail, que nous avons pu matériellement toucher juchés sur les échafaudages, est exceptionnelle.

La couverture dans son ensemble a été remontée en vieilles tuiles existantes, savamment panachées, avec 50 % de tuiles de terre cuite actuelles ; le résultat est des plus agréables à l'œil. Lors de ces travaux des éléments cachés de lambris anciens, avec leur décor encore visible, ont été découverts. Ces *témoins* ont orienté l'architecte du patrimoine, M. Barbier, dans le choix du décor à partiellement reproduire. Le peintre décorateur nous a décrit le long travail de pochoir en cours de réalisation. Le retable (en jaune sur le dessin) a été pour moitié démonté afin de supprimer la cloison de briques du XIX^e, et de permettre le montage de l'échafaudage intérieur permettant l'accès à la voûte lambrissée.

Une statue, à la base de l'arête du pignon du chœur, a été sculptée en s'inspirant d'un élément qui était anciennement tombé et avait été récupéré à la mairie ; le résultat est de toute beauté.

Restent encore de nombreux travaux à réaliser sous la supervision d'Alain Barbier ; enduits, carrelages, vitraux, sols etc. Nous serons heureux de suivre l'évolution de cette restauration exemplaire et d'admirer le travail des différents intervenants qui nous expliquent avec passion les phases de leurs travaux et les techniques utilisées. Nous tenons ici à saluer encore une fois la qualité de leur travail et les en remercier au nom de tous les membres de notre association.

Daniel MARTY

HOMMAGE

Jean Jousse est l'inventeur du site archéologique de La Motte à Gréez-sur-Roc. Enraciné dans son temps, cet homme à l'esprit libre, défenseur de la laïcité, a su, avec modestie mais ténacité, accomplir une œuvre d'érudit qui n'omettait pas de s'inscrire dans la réalité de la vie quotidienne. Il vient de mourir dans sa 95^e année.

Juillet 2013 - Montmirail



Un trésor est caché dedans...

Pendant vingt ans, Jean Jousse recueille 40 000 pierres et tessons de céramiques derrière la charrue de l'agriculteur qui exploite le site de La Motte à l'ouest du plateau. Un terrain de quelques hectares où affleurent des blocs de grès sur un lit de sable roux. Cet érudit local, curieux de tout, cherche les traces d'une motte castrale et a l'idée de profiter des labours sur un sol peu fertile pour y entamer des prospections. La présence d'éclats de silex va l'intriguer car ces éléments minéraux ne se trouvent pas naturellement sur ce site. Ses connaissances et ses recherches le conduisent à distinguer parmi ces éclats glanés au fil des saisons des traces de taille qui ne peuvent se comprendre que produites par une intervention humaine. Il identifie des outils diversifiés comme des grattoirs, raclours, perçoirs, pointes de flèches, quelques fragments de haches polies et des tessons de céramiques bruns ou noirâtres qu'il attribue assez vite comme se rattachant à l'époque néolithique. Les caisses s'entassent dans sa maison de Gréez et, à la fin des années 90, l'idée lui vient de demander l'avis de notre association à qui il confie l'important matériel lithique accumulé. Un premier examen confirme une ancienneté reliée au néolithique moyen qui voit s'installer sur nos territoires les premiers représentants sédentaires de la culture agro pastorale issue du croissant fertile. L'information est transmise aux services régionaux de l'archéologie et c'est ainsi que l'université de Rennes entreprend les premières recherches sur le terrain. Les équipes dirigées par Jean-Noël Guyodo vont commencer des fouilles programmées qui dureront près de dix ans et qui mettront en évidence les traces d'un habitat sédentaire qui témoigne d'une importante activité de production d'outils il y a 6 500 ans et que l'on peut rattacher en partie à la culture du centre de la France. Ces travaux qui vont faire très prochainement l'objet d'une publication de synthèse établissent l'importance majeure de ce site du début du néolithique moyen.

Un insolent touche-à-tout

Né à Melleray en août 1918, il apprend très tôt, dans le café tenu par sa mère, à écouter les petites gens dont il relatera avec gourmandise le parler et les coutumes. Pupille de la nation, (son père était décédé

après avoir inhalé du gaz moutarde pendant la guerre) il se décrit comme un orphelin plutôt gâté par sa famille et les gens du bourg. Il apprend facilement et entre à l'École Normale. Il est mobilisé à l'école d'officiers de réserve de Saint-Maixent mais, peu enclin à la vie militaire, il répond au général qui lui fait subir des brimades : « *Ce n'est pas pour ça que mon père s'est fait casser la gueule à la dernière!* »

En 1943 il crée le comité de libération de Vibraye même s'il ajoute, modeste, qu'il n'a pas fait grand-chose. Et pourtant il déborde d'activité, gardien de but très adroit, il crée nombre d'équipes de foot. Sa passion pour le théâtre le conduit à participer à de nombreux groupes comme *la Gouline Sarthoise, les gais Saboteurs de Lamnay*. Il va créer et animer des troupes théâtrales à l'École Normale avec *Jeunesse et théâtre* et celles des foyers ruraux de Théligny et de Ruillé-sur-Loir. Il obtiendra les félicitations de l'Inspecteur d'Académie pour « son combat laïque » pour la création de ce dernier.

Son intérêt ancien pour le patois l'amène à effectuer des recherches approfondies sur une richesse qu'il voit disparaître. Il est, avec Roger Verdier, l'un des fondateurs du *Trésor des parlers cénomans*. Ils travaillent ensemble à la grammaire et la phonétique du parler du Haut Mans, ouvrage pour lequel ils obtiennent le prix du conseil général. Jean Jousse participe régulièrement aux colloques de Vivoin et il donne de nombreuses conférences sur le thème du parler sarthois et de la vie quotidienne de la Sarthe de l'entre-deux-guerres. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages comme : *Du patois du sarthois, La grand-mère é disait ça, Choses et métier disparus en Sarthe...*

L'homme de son temps enraciné dans son terroir.

Laissons la parole à Jean Jousse, conférencier, tel qu'il s'adressait au public dont il savait si bien capter l'attention. « *Oui, alors moi, je ne suis point un savant, je ne suis point un spécialiste. Je suis spécialiste en rien mais je veux bien être un témoin. [...] Je suis d'origine humble parce qu'il fallait être d'origine humble pour parler patois. Les gens, si, si, si, les gens de la haute société devaient se surveiller. Tandis que nous on ne se surveillait pas. [...] On parlait patois tout le temps, on était environné par le patois. Sauf à l'école, en classe. J'ai un souvenir que j'ai dit hier mais enfin je ne vais pas le répéter (insistance du public) Si? Ah! Ben! C'est mon maître d'école, d'ailleurs un excellent maître à qui je dois tout d'ailleurs. Il était secrétaire de Mairie, il m'a dit : « va chercher un papier à la Mairie! » qui était attenante à l'école. Alors je suis couru et je reviens tout essoufflé en disant : « J'peux pas M'sieur, la porte, elle est crouillée! Oh là là! Qu'est-ce que j'ai pris devant tous les camarades, là, comme ça! Oh là là! Alors, j'étais pourtant qu'un tout petit bonhomme, et puis tout nouseux² comme je disais tout à l'heure, je lui ai répondu, comme ça, en me levant : « Ben, comment qu'vous dizez, vous alors? Parce que, crouillée, ben, y a pas d'autre mot! »*

Tout au long de sa vie Jean Jousse aura manifesté une curiosité insatiable. Aidé par son épouse, il a pu mener des recherches sur la langue et l'histoire des terres auxquelles il était si profondément attaché. Par-dessus les lunettes et juste sous la casquette, le regard de Jean, un regard qui disait tant et dont la connivence malicieuse va nous manquer.

Alain Gossart

Président de la Fondation Jean Jousse
Documentation René et Louise Pigeard

1 - Crouillée = fermée

2 - Nouseux ou nousoux = timide, niais

Jean Lunel: le maître d'œuvre du chœur de Notre-Dame-des-Marais

L'article que je vous présente fait le point de ce que nous savons sur Jean Lunel. Un Fertois qui a joué un rôle essentiel dans la construction du chœur de l'église Notre-Dame-des-Marais.

Parmi les personnalités importantes de la Ferté-Bernard au XVI^e siècle, Jean Lunel tient une place particulière. Il a joué un rôle essentiel dans la construction de l'église Notre-Dame-des-Marais. Léopold Charles¹ le décrit comme un abbé de Saint-Sébastien-hors-les-Murs à Rome et comme le fondateur de la confrérie Saint-Sébastien qui a collecté les dons pour la construction du chœur de l'église Notre-Dame-des-Marais. Ce personnage devait être influent puisqu'il a obtenu que François 1^{er} demande au pape que les membres de la confrérie Saint-Sébastien bénéficient d'indulgences en échange des dons qu'ils feront pour la construction de l'église². Il était intéressant de chercher à en savoir plus. Voici les renseignements que j'ai réussi à trouver à son sujet.

Avant toute chose, il convient de rappeler qu'au XVI^e siècle, être abbé d'une des principales abbayes de Rome ne peut s'obtenir sans de puissantes relations et même, disons le clairement, sans la faveur roi François 1^{er}. En effet, depuis le concordat de Bologne, en 1519, c'est le roi de France qui attribue les abbayes et nomme les évêques et il a la main sur certaines églises romaines comme Saint-Louis des Français. Le pape confère ensuite l'investiture canonique. Il en a été ainsi jusqu'à la Révolution française. Généralement, le roi de France nomme à ces postes des fils de la noblesse qu'il remercie pour leurs services (en particulier les Lorraine Guise et les Bourbons). Ceux-ci ne sont pas obligatoirement très pieux et ne remplissent généralement pas les fonctions spirituelles. Ils ne font qu'en percevoir les bénéfices. C'est la raison pour laquelle ce sont des évêques suffragants qui gèrent en réalité ces diocèses.

Jean Lunel est un prélat important. Cistercien, docteur en théologie, il était le neveu de Jean Bodier le médecin du pape Jules II (pape de 1503 à 1513). Ce Jean Bodier, religieux lui-même, originaire du Mans, fut abbé de Saint-Sébastien-hors-les-murs à Rome jusqu'à sa mort en 1517 où il fut enterré. Il résigna sa charge en faveur de Jean Lunel son neveu qui devint à son tour abbé de Saint-Sébastien-hors-les-Murs.

Par ses charges d'évêque suffragant à Bayeux en 1537 puis Chartres 1557 et de vice-gérant du diocèse de Rome, nous voyons que Jean Lunel fait une carrière d'administrateur au service de l'Église. En devenant évêque *in partibus*, il devient l'égal en dignité des autres évêques et pouvait accéder à de plus hautes fonctions: celle de vice-gérant du diocèse de Rome.



Portrait de Rabelais, ami de Jean Lunel.

Autre aspect intéressant du personnage, Jean Lunel dont le frère Julien, était libraire à Paris, fut un ami de Rabelais et de Joachim du Bellay. Dans sa biographie de François Rabelais, Jean Piattard affirme que Jean Lunel abbé de Saint-Sébastien-hors-les-Murs à Rome et évêque *in partibus de Sébaste en Asie Mineure*³, accompagne François Rabelais et Joachim du Bellay dans la suite du cardinal du Bellay qui avait été évêque du Mans et qui était à ce moment-là ambassadeur de France à Rome. Jean du Bellay est né à Souday (à 40 km de la Ferté-Bernard), il a été un diplomate très important et a dirigé en 1536-1537 la défense du Nord de la France et de Paris quand François 1^{er} chassait Charles Quint de la Provence. En 1550, il a été le candidat français à l'élection du pape. En 1533, François Rabelais dédie à Jean Lunel l'édition du Pantagruel imprimée par François Juste. On voit également Jean Lunel organiser une transaction entre son neveu Hugo Lunel (à qui il voulait céder l'abbaye de Saint-Sébastien-hors-les-Murs) et le cardinal Jean du Bellay pour son neveu Joachim du Bellay.



Le chœur de l'église Notre-Dame-des-Marais dont la construction a été organisée par Jean Lunel.

Dernière question: Y a-t-il des liens avec les Lunel des essarts propriétaires du château de Montdragon à la Bosse au début du XVII^e siècle? En effet, une famille Lunel des essarts possédait un hôtel particulier à Mamers où elle aurait accueilli Charles Quint de passage dans le Maine. Or cette famille devint propriétaire du château de Montdragon au début du XVII^e siècle. S'agit-il de la même famille: c'est-à-dire des neveux de Jean Lunel? Ce serait possible, mais il nous manque un lien entre eux. L'état civil n'existait pas avant l'ordonnance de Villers-Cotterêt par François 1^{er} le 15 août 1539 puis l'ordonnance de Blois de 1579 qui crée les registres de baptême et de décès. Ce sont donc les prêtres qui tiennent jusqu'à la Révolution ces registres où sont consignés: les baptêmes, les mariages et les décès. Jean Lunel ayant vécu avant la mise en place de cet État civil, il est très difficile de savoir s'il a un lien avec les Lunel de la Bosse. En tout cas, cette similitude mérite d'être signalée en attendant qu'un jour d'autres documents nous permettent d'en savoir plus.



Portrait du cardinal du Bellay.

Pour conclure, nous pouvons dire que Jean Lunel est un prélat important, qui doit sa carrière à son oncle médecin du pape et à son amitié avec le cardinal Jean du Bellay un des hommes les plus influents du royaume. Par l'entourage du cardinal du Bellay, il a rencontré François Rabelais et Joachim du Bellay. Jean Lunel appartient donc à un réseau de familles de l'ouest puissantes parce qu'elles sont proches des rois de France qui résident en vallée de la Loire. Cela leur permet, puisqu'elles servent le roi fidèlement, de bénéficier des faveurs des rois et des grands de la cour. On comprend donc comment des familles de la Ferté-Bernard comme les Lunel ont pu s'insérer dans ces réseaux à leur profit et à celui de leur cité par exemple en favorisant les travaux de l'église Notre-Dame-des-Marais.

On comprend aussi qu'avec un tel maître d'œuvre, le chœur de Notre-Dame-des-Marais méritait d'avoir une ampleur digne d'un grand prélat.

François-Xavier Ducellier

Bibliographie

La Province du Maine, 4^e série, t. IX, fascicule 33-36, 1980, Le Mans.
Les premiers éditeurs de Rabelais, Bulletin d'information de l'Association des Bibliothécaires de France n° 13.
Léon Dorez, Article consacré à Jean Lunel dans la revue des bibliothécaires de France, 1905.

1 - Léopold Charles, *Histoire de la Ferté-Bernard*, Le Mans, Pellechat, 1877, p 99, 117, 191, 192. 2 - Léopold Charles op cit p 271. 3 - C'est un titre honorifique. L'évêché de Sébaste en Asie Mineure est en terre d'Islam. Il n'y a plus de diocèse chrétien à cette époque. La nomination d'évêques catholiques dans ces terres islamisées permettait à l'Église d'affirmer son caractère universel.

La toponymie: une science à utiliser avec précaution.

On ne le dira jamais assez: la toponymie est une science délicate où la certitude est plus rare que les hypothèses raisonnables et encore plus rare que les hypothèses farfelues ou délirantes qui jalonnent l'histoire des noms de lieux depuis la fin du Moyen Âge. C'est ainsi qu'on pouvait encore lire, il n'y a pas si longtemps, que Cherré était un toponyme d'origine grecque, que Ceton avait une origine saxonne ou encore que Boëssé-le-Sec était en fait Boëssé-le-Cep puisque Jules César lui même y aurait planté des vignes.

À la recherche d'une origine prestigieuse, des érudits pétris de philologie partaient dans des déductions déraisonnables, oubliant que les Grecs n'ont jamais peuplé la région de Cherré et que les Saxons n'ont jamais habité Ceton. Pourquoi diable ces peuples auraient-ils laissé des toponymes dans des contrées qu'ils n'ont jamais habitées?

Non !!! On ne peut pas faire dire n'importe quoi aux noms de lieux au risque de partir dans des délires qui n'ont de la raison que l'apparence. Oui !!! Dauzat en son temps a élaboré une démarche digne de confiance que tous les toponymistes devraient avoir en mémoire en permanence.

Rappelons que la toponymie, pour éviter les dérives pseudo-scientifiques doit avant tout s'appuyer sur l'histoire du peuplement d'une région et sur l'histoire du toponyme, en recherchant sa mention écrite la plus ancienne. Tout commence donc dans les archives. Depuis le XIX^e siècle, des dictionnaires toponymiques ont été réalisés pour chaque département. Si les premières éditions ont été fort inégales, la société française de philologie les a précisés. C'est donc par ses ouvrages présents aux archives départementales qu'il faut commencer. Ils nous épargneront beaucoup de temps et beaucoup d'hypothèses fantaisistes.

C'est là où les hommes étaient présents et le long des axes de circulation que des noms de lieux sont apparus. Ils étaient utilitaires et liés aux besoins de nos ancêtres qui étaient d'abord des paysans. Ils sont généralement liés à la géologie, à la végétation, aux cultures, et aux habitats et disent où sont les terres riches, les terres pauvres, les pâturages, les bois, les taillis, les sources, les eaux etc. Un certain nombre de toponymes sont issus des noms de personnes comme Avezé villa d'Avitius ou encore mieux Cherré pour lequel un manuscrit du VI^e siècle apr. J.-C. nous désigne ce lieu comme étant la Kairaco villa (Villa de Kairacus)



Les cartes topographiques de l'IGN et les cartes anciennes sont des outils essentiels pour faire de la toponymie.

Le toponyme de Gréez-sur-Roc est à cet égard intéressant car il montre toute la difficulté qu'il y a pour en retrouver le sens. Rappelons tout d'abord que jusqu'en 1850, le village s'appelait Gréez et que pour le distinguer de Grez-en-Bouère, le mot roc fut ajouté. Mais quel est le sens du mot Gréez?

Première hypothèse, Gréez fait référence au rocher: le grès présent sur une butte veut dire en Maine-et-Loire, en Mayenne et en Orléanais: lieu caillouteux. Le mot grès est la première mention du lieu à la fin du XII^e siècle et Gréez-sur-Roc est bien un lieu caillouteux.

Deuxième hypothèse: en latin gressus, mot présent dans les archives du lieu au XIII^e siècle et au XVI^e siècle (Decima de gresso, parocchia de Gressu), signifie passage: Gréez-sur-Roc signifierait donc le chemin sur le roc.

Troisième hypothèse: Gréez viendrait d'un vieux mot germanique signifiant frontière ce qui correspond effectivement à la situation



Carte du Maine Fertois, 1649. Coll. D. Marty.

géographique du village et à l'histoire de la région: saint Almiré, est un saint venu de l'Orléanais et Gréez est bien en limite du Maine et de l'Orléanais, mais cette hypothèse n'est pas suffisamment étayée et surtout, elle fait appel à un univers linguistique extérieur à la région.

Pour Gréez sur Roc, il n'est pas possible de trancher entre ces trois hypothèses même si la seconde a ma préférence. Saint Almiré est certes le fondateur légendaire du village mais pas nécessairement celui qui lui a effectivement donné son nom. Almiré s'est installé en un lieu où les hommes étaient certainement présents avant lui. Ils ont pu nommer ce lieu et s'en transmettre le nom oralement au cours des temps bien avant l'arrivée du saint ermite.

Que conclure de ce propos ?

1. Que la toponymie est une science à manipuler avec prudence en suivant la démarche initiée par Dauzat et Rostaing et en partant des mentions écrites les plus anciennes du nom de lieu.
2. Qu'en ce qui concerne Gréez-sur-Roc deux hypothèses plausibles peuvent être retenues sans que nous puissions trancher aujourd'hui.
3. Qu'il faut avoir la modestie de reconnaître notre difficulté à donner un sens à un toponyme né à une époque qui nous a laissé si peu d'écrits.
4. Qu'en conséquence, il faut à tout prix éviter de vouloir donner un sens à tout, car nous risquons de pratiquer l'amalgame et l'anachronisme, voire le tripatouillage historico-linguistico-culturel. À ne pas faire ainsi, n'en doutons pas, on en viendrait à inventer la pata-toponymie comme d'autres ont inventé la pataphysique.

François-Xavier Ducellier

Bibliographie

• La Province du Maine, 4^e série, t. IX, fascicule 33-36, 1980, Le Mans. • Les premiers éditeurs de Rabelais, Bulletin d'information de l'Association des Bibliothécaires de France n° 13. • Léon Dorez, Article consacré à Jean Lunel dans la revue des bibliothécaires de France, 1905. • Albert Dauzat: Les Noms de lieux: origine et évolution, villes et villages, pays, cours d'eau, montagnes, lieux-dits, Librairie Delagrave, Paris, 1926. • Charles Rostaing: Les noms de lieux, Presses Universitaires de France, Collection Que sais-je? 1^{re} édition 1945, 7^e édition 1969, réédité en 1992. • Éric Vial: Les noms de villes et de villages, éditions Belin, 1983. N.D.L.R.: un excellent ouvrage agrémenté d'anecdotes. • Pierre Miquel: Petite histoire des noms de lieux, villes et villages de France. N.D.L.R.: un bon ouvrage de vulgarisation.